



VIDEO
Voyez la critique du film
Hugo sur lapresse.ca/Hugo

RADIO
LE CRTC
RABROUE CKOI
PAGE 3



← CINÉMA
**LA MAGIE
DE LA MÉMOIRE**
PAGE 4



SAINTE CARMEN DE LA MAIN EN MUSIQUE
**APRÈS LES
BELLES-SŒURS,
LES GUIDOUNES!**

René Richard Cyr, Michel Tremblay, Daniel Bélanger

LUC BOULANGER
COLLABORATION SPÉCIALE

Après *Belles-Sœurs*, le trio Bélanger, Cyr et Tremblay revient avec un nouvel opus adapté de *Sainte Carmen de la Main*, a appris *La Presse*. La musique de Daniel Bélanger et les chansons et l'adaptation de René Richard Cyr sont déjà complétées. C'est Maude Guérin qui interprétera la chanteuse western revenue au bercail pour éveiller les siens. Le spectacle comptera une vingtaine de comédiens, chanteurs et musiciens sur scène. Il prendra l'affiche du Théâtre du Nouveau Monde au printemps 2013.

Après les femmes de la rue Fabre, c'est donc au tour des travestis et des « guidounes » de l'ancien Red Light d'avoir droit à leur « théâtre musical ». « On ne surfe pas sur le succès de *Belles-Sœurs* pour autant, souligne Cyr; c'est totalement autre chose, musicalement et esthétiquement. Daniel et moi, on voulait retravailler ensemble. On a aussi considéré des textes de divers auteurs... mais on revenait toujours à Michel Tremblay. »

Le metteur en scène connaît bien l'univers de ce dernier. Et *Carmen* est l'une de ses pièces préférées. « L'histoire est fabuleuse; le personnage, emblématique; la structure avec les chœurs, musicale. *Carmen* parle autant d'aliénation que de libération, de marginalité que d'espérance. À travers *Carmen*, Tremblay tend un miroir à des hommes et des femmes qui se trouvaient laids, minables, et là, ils se trouvent enfin beaux! »

Voir **CARMEN** en page 5

PHOTO ANDRÉ PICHETTE, LA PRESSE

AUJOURD'HUI, C'EST LA SAINTE-CATHERINE ; BIENTÔT, LES FÊTES...

**FAITES SOURIRE
VOS AMIES CÉLIBATAIRES !**

« Original et hilarant! » 7 jours

« Tellement bien fait! À offrir à vos amies célibataires, et peut-être à vous-même... » Christine Michaud, TVA



Texte Marie-Josée Beaudoin - Illustrations Katty Maurey - 18,95 \$

Flammarion
Québec



ARTS FLASHES

ROCK



Éric Lapointe a été fidèle à lui-même, hier soir au Métropolis.

PHOTO EDOUARD PLANTE-FRÉCHETTE, LA PRESSE

ÉRIC LAPOINTE
AU MÉTROPOLIS

MÉCHANT PARTY

Il n'a pas fallu plus de 15 minutes pour que la soirée d'hier au Métropolis devienne un show classique d'Éric Lapointe.

Après une entrée en matière assourdissante, pendant laquelle les cris enthousiastes des fans montréalais en manque de leur rocker étaient noyés par la masse sonore à laquelle contribuaient trois cuivres, Lapointe a dit à son public son plaisir d'être enfin de retour dans son Métropolis où il est « toujours sûr que le party va pogner ».

Jusqu'à-là, il nous avait servi coup sur coup deux des cinq extraits de son dernier album prévus au programme de la soirée (*Des hommes qui tombent* et *Je suis à elle*) et *Coupable* pendant lesquelles ce qu'il chantait était parfaitement inintelligible, sa voix devenant un instrument parmi les autres.

Puis ce fut *N'importe quoi*, qu'il a présentée en se payant gentiment la tête des journalistes et l'effet Lapointe s'est manifesté: ces fans fidèles qui l'aiment avec un grand A se sont mis à chanter avec lui cette *power ballade* classique. La belle chorale a repris du service pendant *Motel 117* et *1500 miles*.

Au moment où on écrit ces lignes, Lapointe chante depuis une heure et il vient de rendre hommage à ses complices récemment retrouvés, le parolier Roger Tabra et le super guitariste Stéphane Dufour, qui prend un solo dans toutes les chansons, avant de chanter la nostalgique *Les années coup de poing*. Il mord présentement dans sa préférée, *Loadé comme un gun*, et s'apprête à chanter du Pag avec son ami Jonas, comme il a repris *Ma gueule*, de Johnny, et *Ce soir on danse à Naziland* avec Rick Hughes un peu plus tôt. Jonas s'amène chanter son bout en anglais de *l'Émeute dans la prison* et le saxophoniste y va d'un solo torride.

Puis Rick Hughes se lance dans du AC/DC et, oui, le party est pogné.

Lisez notre critique complète de ce spectacle sur lapresse.ca

– Alain de Repentigny

TÉLÉVISION



Luis Oliva

PHOTO FOURNIE PAR TV5

LA SÉRIE AMÉRIKOLOGIE
SUR TV5MONDE

Les droits de la série québécoise *Amérikologie*, animée par Luis Oliva et produite par la boîte Pimiento pour le compte de TV5QuébecCanada, viennent d'être acquis par TV5Monde. Cette chaîne internationale joint 220 millions de foyers dans plus de 200 pays et territoires de la planète. Chaque semaine, on y recense quelque 55 millions de téléspectateurs. Dans cette série, l'animateur et comédien Luis Oliva sillonne les routes de l'Amérique latine pour aller à la rencontre de gens qui font preuve d'un grand esprit d'initiative et de persévérance. TV5Monde achète des productions de tous ses pays membres, mais il est rare que la maison mère diffuse une série dans tous ses satellites comme on prévoit le faire avec *Amérikologie*, dit-on chez Pimiento. Cette boîte prépare un documentaire sur l'industrie et la commercialisation du système des « Miss » au Venezuela, une activité très importante où l'on prépare les jeunes filles dès l'âge de 4 ans. Au Québec, *Amérikologie* est diffusée les mardis à 22h.

– André Duchesne

DESIGN

HOMMAGE VIDÉO
À NORMAN SLATER

Un nouveau dispositif de vidéoprojection a été installé, mercredi, sur le mur extérieur du Centre de design de l'UQAM, au 1440, rue Sanguinet. Il diffusera dorénavant des animations correspondant à des expositions du Centre. Jusqu'au 22 janvier, le concepteur Emmanuel Mauriès Rinfret présente deux créations vidéo inspirées de l'architecte et designer montréalais Norman Slater, qui fait l'objet d'une exposition au Centre de design.

– Éric Clément

« Mise en lumière »
du Centre
de design
de l'UQAM.

PHOTO MARCO CAMPANOZZI, LA PRESSE

FESTIVAL



PHOTO FOURNIE PAR LA PRODUCTION

LE BRÉSIL À L'AFFICHE

Non, le cinéma brésilien ne se limite aux films-chocs sur les favelas de Rio, qui ont tant bouleversé la planète cinéma. En témoigne le 5^e Festival du film brésilien de Montréal, qui se déroule au Cinéma du Parc du 25 novembre au 1^{er} décembre. On y trouvera de tout: des comédies grand public (*Maluavalo*) des comédies pour ados (*Déroule*), des films romantiques (*Malu à vélo*) et des documentaires en tous genres sur la musique (*Rio Sonata*), la danse (*Memórias do Reconcavo*), la religion candomblé (*Giséle Omindarewa*) ou les ghettos (*5 x UPP*). Notre suggestion? Allez voir *5x Favela*, amalgame de cinq courts métrages réalisés par de jeunes cinéastes prometteurs issus des favelas. *Loin de La Cité de Dieu*, un film-laboratoire, propose un autre regard, plus étrange, parfois même ludique, sur les bidonvilles de Rio. Étrange décision, par ailleurs, de présenter le documentaire sur le pilote de F1 Ayrton Senna en film d'ouverture. Le film a peut-être été primé à Sundance, mais il était à l'affiche à Montréal l'été dernier. Il y avait peut-être une autre façon de démarrer sur les chapeaux de roues. Info et horaires: www.brazilfilmfest.net

– Jean Christophe Laurence

CINÉMA



Angelina Jolie

ANGELINA
JOLIE
EN
SERBO-
CROATE

Le premier long métrage d'Angelina Jolie à titre de réalisatrice, *In the Land of Blood and Honey*, sera distribué en serbo-croate. Une décision audacieuse étant donné que les films en version sous-titrée sont en général peu viables commercialement aux États-Unis. Jolie a tourné son film en anglais et en serbo-croate, mais a finalement opté pour la langue originale, estimant ce choix « authentique ». Ayant pour toile de fond la guerre en ex-Yougoslavie, *In the Land of Blood and Honey* raconte la relation complexe entre un soldat serbe et une prisonnière bosniaque. Le film prendra l'affiche début janvier. Quant à ses projets, Angelina Jolie est en négociations pour interpréter la reine Cléopâtre dans l'adaptation du best-seller de Stacy Schiff que devrait réaliser David Fincher. – Jozef Siroka

ARTS VISUELS



LA PRESSE CANADIENNE

RECORD MONDIAL POUR
UN ARTISTE CANADIEN

Le célèbre tableau *Nineteen Ten Remembered* de Jean Paul Lemieux a battu le record mondial pour la vente d'une œuvre d'un artiste canadien contemporain, record jusque-là détenu par une œuvre de Jean-Paul Riopelle lors de la vente Hefel à Toronto. Cette œuvre maîtresse de Lemieux, une des peintures canadiennes les plus reproduites dans le monde, a été adjugée pour 2 340 000\$, incluant les frais d'acheteur. Le tableau représente le peintre québécois âgé de 6 ans se tenant entre ses parents. « Le précédent record mondial était détenu par une œuvre de Jean-Paul Riopelle, vendue en 2008 pour 1 889 000\$, a expliqué à *La Presse* Jeffrey Spivock, relationniste de la Maison Hefel. Le record canadien était aussi détenu par un Riopelle, vendu 1,66 million. » Le précédent record pour un tableau de Jean Paul Lemieux était de 1,02 million, réalisé l'an dernier.

– Éric Clément

Controverse sur les montages de chansons

Le CRTC semonce CKOI pour son contenu anglo

DANIEL LEMAY

Dans une décision rendue publique hier, le Conseil de la radiodiffusion et des télécommunications canadiennes (CRTC) a reproché à deux importantes stations de radio francophones du Québec « leur utilisation abusive de montages musicaux ».

CKTF 104,1, la station d'Astral en Outaouais, et CKOI 96,9 Montréal, le navire amiral de Cogeco, ne pourront désormais consacrer plus de 10 % de leur programmation à des montages qui, dans un passé récent, avaient compté jusqu'à 18 % de la programmation hebdomadaire de ces antennes.

Le problème tourne autour du contenu vocal francophone qui doit constituer 55 % de la programmation des stations musicales francophones du Québec (entre 6h et 18h). Pour contourner cette obligation, certaines stations utilisent, depuis longtemps, le montage de chansons anglophones.

Un montage est une suite de pièces musicales diffusées sans interruption. Aux fins de la comptabilité du CRTC, un montage ne compte toutefois que pour une seule pièce. Dans la réalité, donc, l'auditeur entend des extraits de, disons, 10 chansons anglaises, mais la station, en toute

légalité, n'en déclare qu'une au CRTC. Le résultat de cette façon de faire est qu'une radio peut diffuser beaucoup plus de pièces anglophones qu'il ne lui est permis.

« Certaines titulaires semblent utiliser les montages afin de contourner les exigences relatives à la musique vocale francophone », a déclaré Tom Pentefountas, vice-président, radiodiffusion du CRTC, dans le communiqué du Conseil.

« En arrivant, nous avons immédiatement réduit la proportion des montages à 12 % et nous allons respecter la décision du CRTC de descendre à 10 % avant avril 2012. » M. Lachance a précisé que, hors de Montréal, aucune des stations du réseau ne diffusait plus de 9 % de montages anglophones.

Quelle est la difficulté d'une station comme CKOI et, à ce titre, de toute autre station musicale francophone de

L'auditeur entend des extraits de, disons, 10 chansons anglaises, mais la station n'en déclare qu'une au CRTC. Résultat : une radio peut diffuser beaucoup plus de pièces anglophones qu'il ne lui est permis.

Le géant Cogeco a rapidement montré patte blanche.

« Cette décision vient de circonstances qui prévalaient à CKOI au printemps de 2010, avant que nous en devenions propriétaires en février », a déclaré à *La Presse* Richard Lachance, premier vice-président, radio de Cogeco qui, dans une transaction de 80 millions de dollars, a acquis en février CKOI et 10 autres stations de CORUS.

Montréal, à respecter ses obligations en matière de contenu francophone ?

Richard Lachance répond à cette question depuis longtemps : « Plus de 50 % de l'auditoire des stations anglophones de Montréal est constitué de francophones... » Le CRTC se penchera encore sur les enjeux culturels et commerciaux du contenu francophone au cours des prochains mois. Un vieux débat toujours d'actualité...

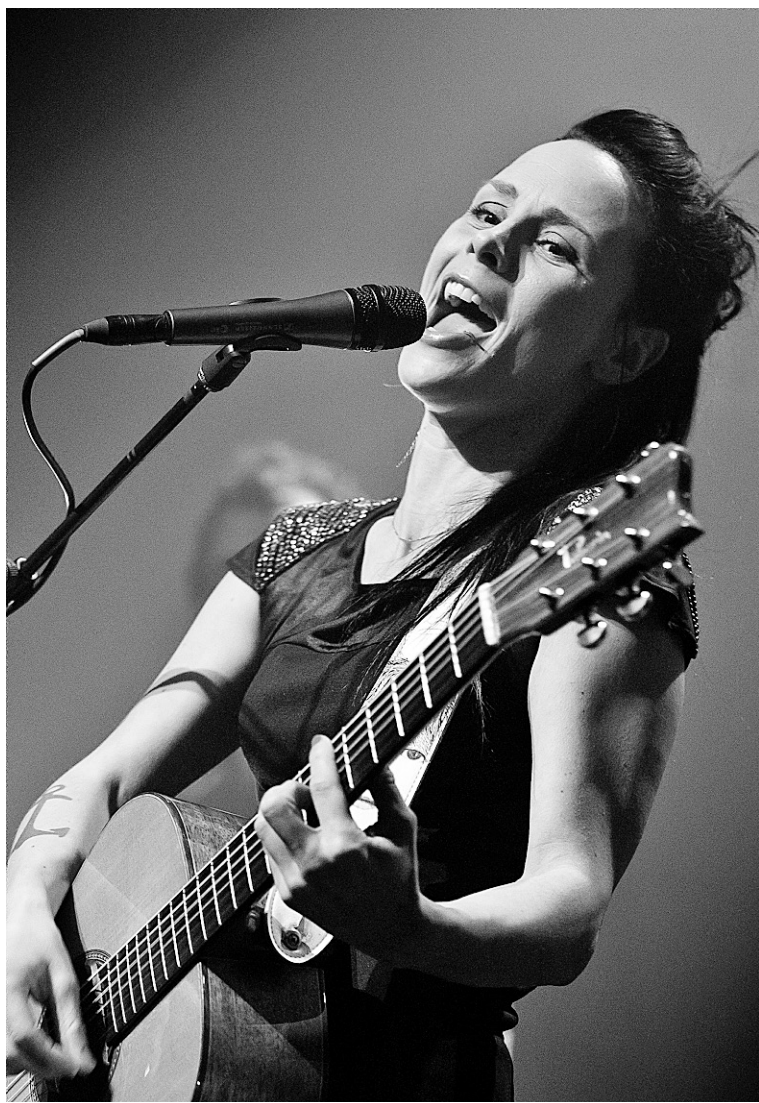


PHOTO ÉDOUARD PLANTE-FRÉCHETTE, LA PRESSE

Pascale Picard et son groupe ont réussi leur rentrée montréalaise hier soir. La chanteuse de Québec a gagné en maturité depuis 2007.

PASCALE PICARD BAND
AU CLUB SODA

Nouveau départ, même énergie

PHILIPPE RENAUD
COLLABORATION SPÉCIALE
CRITIQUE

Plus de six mois après la parution de *A Letter to No One*, le Pascale Picard Band effectuait sa rentrée montréalaise en bonne et due forme hier soir, au Club Soda, une rentrée pourtant déjà bien rodée, le groupe ayant brisé la glace à quelques reprises ces derniers mois. Le Soda était plein, et la musicienne a vite retroussé ses manches pour nous pelletter ses racoleuses chansons aux oreilles, avec la dégainée qu'on lui connaît.

Elle a vu neiger, la Pascale, depuis le succès inattendu de *Me, Myself & Us* en 2007. Près de 300 000 albums écoulés ici et en Europe, pour vous donner une idée de grandeur – plus modestes, les ventes du récent disque se chiffrent tout de même déjà à

Ne soyons pas dupes : sous ses jolies petites robes noires, malgré les accords de guitare acoustique et les refrains pop qui plaisent aux radios commerciales, la leader du Pascale Picard Band cultive encore son côté rebelle.

20 000 exemplaires. Et avec le succès, les invitations, les tournées, des centaines de concerts en quatre ans. Ça ne fait pas qu'user les souliers, ça s'appelle l'expérience.

Ses effets sautent aux oreilles dès les premières secondes de *Five Minutes*, qu'elle entame à 20h45 pile devant un parterre fébrile, suivie par l'accrocheur single *Shooting Star*, puis de *A Letter to No One*, intégralement joué pendant l'heure et demie qu'a duré le concert.

Intensité et contrôle

L'expérience se manifeste dans le groupe, d'une rigueur exemplaire. Chez la meneuse de claqué, moins échevelée qu'à notre première rencontre sur scène. Pas moins énergique, seulement animée d'une énergie mieux canalisée, et finalement plus intense qu'alors.

Et pourtant... « On est le Pascale Picard Band, pour ceux qui sont perdus »,

annonce la brunette avec la guitare après *Shooting Star* en guise de salutations à ses fans. Petits fous rires dans la salle. « Bon, s'cusez, le stress qui tombe, là... » Une première peut-être pas comme les autres, parce que justement, il n'y a pas eu beaucoup d'autres dans la carrière encore verte du Band. Le deuxième album pour voir si les radios répondent toujours à l'appel, la deuxième tournée, tout d'un coup que le public serait toujours au rendez-vous. Le vrai test.

Histoire d'amour

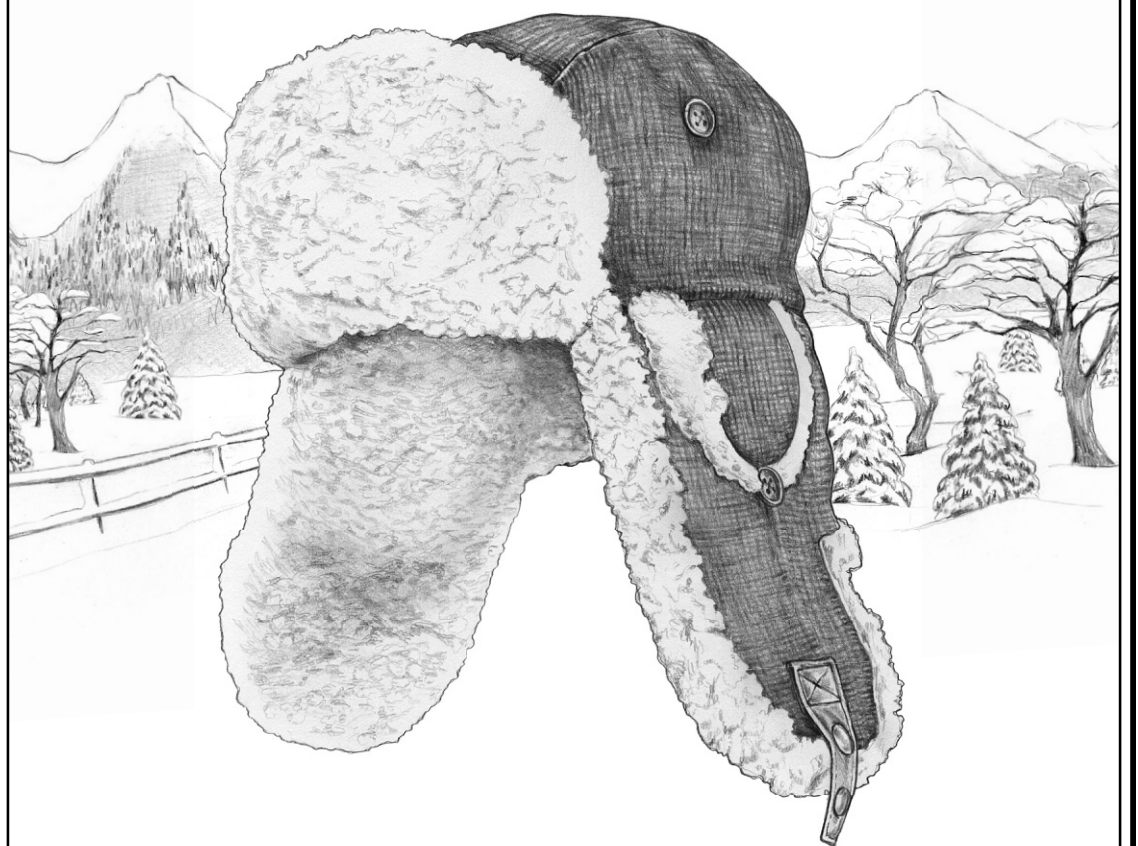
Mais une fois le stress tombé, c'est Pascale Picard Band en forme explosive qui enchaîne avec une chanson « plus douce », *Hide and Seek*, puis *If I Let You*, avant d'offrir sans faire languir la foule la *Gate 22* du premier album qui avait scellé l'histoire d'amour entre cette fille de Québec qui chante en anglais et les Québécois. Plus tôt cette semaine, c'est chez elle, au Grand Théâtre de Québec (900 places, un premier concert dans cette grande salle) qu'elle faisait sa rentrée.

Au moment de mettre sous presse, nous n'en étions encore qu'à la mi-concert et il était évident que l'énergie n'avait pas fini de lever, même si le public avait visiblement encore besoin d'appriivoiser les nouvelles chansons de *A Letter to No One*.

« Bon, ça va, tout le monde se réveille ? » Sous l'impulsion de Marc Chartrain à la batterie et Philippe Morrissette à la basse, le rythme prenait le dessus, les guitares de Simon Pedneault et Louis Fernandez rugissaient plus fort, les vieux relents de punk rock remontaient à la surface et la foule se faisait plus bruyante, plus sifflante. On peut aisément s'imaginer le *mosh pit* qui crépite au parterre juste avant le rappel, tiens, même si elle nous a avertis de ne pas en faire...

Ne soyons pas dupes : sous ses jolies petites robes noires, malgré les accords de guitare acoustique et les refrains pop qui plaisent aux radios commerciales, la leader du Pascale Picard Band cultive encore son côté rebelle. Mais pour le voir, faut aller au concert ; ce soir, encore au Club Soda, puis le 17 décembre à la salle André-Mathieu de Laval. La tournée reprendra début février 2012.

Il n'aime pas se soumettre aux étiquettes. Sauf à celle qui dit : DE : À :



CHAPEAU AVIATEUR

Notre chapeau Aviateur, fait à la main, peut faire face aux tempêtes les plus déchaînées, au grésil le plus aveuglant et aux plus froides réactions de ceux qui déballent leur présent. Mais qui ne fond

pas devant son cuir de rason véritable ? Sa doublure douillette ? Et ses chauffe-oreilles authentiques conçus pour les vrais casques d'écoute d'aviateur ? En plus, il n'a pas peur d'y laisser sa peau parce qu'il est garanti à vie.

TILLEY

TOUJOURS PARTANT

Montréal – 1050, av. Laurier Ouest, deux rues à l'ouest de l'av. du Parc (514) 272-7791

Brossard – Quartier DIX30 près de l'hôtel Alt (450) 462-8098

Pour trouver un détaillant près de chez vous, visitez

TILLEY.COM

ARTS

La magie de la mémoire

MARC-ANDRÉ LUSSIER
CINÉMA

Du cinéma dans le cinéma. Le concept n'est pas nouveau, loin de là. Le septième art aime se tendre un miroir à lui-même depuis le début de son existence pratiquement. De Stanley Donen à Billy Wilder, de Federico Fellini à François Truffaut, et combien d'autres, nombreux sont les cinéastes ayant proposé une réflexion sur l'art qu'ils exercent, certains d'entre eux accouchant même d'un chef-d'œuvre au passage.

Il est encore trop tôt pour savoir si *Hugo* et *The Artist* seront un jour classés parmi les chefs-d'œuvre du cinéma. Mais tant du côté du film de Martin Scorsese (maintenant à l'affiche) que de celui de Michel Hazanavicius (à l'affiche le 9 décembre), il y a d'évidence une volonté de remettre à l'avant-plan les vertus d'un

art aujourd'hui souvent sclérosé par de trop grands impératifs commerciaux.

En remontant jusqu'au cinéma de Georges Méliès, dont il extirpe toute la magie en s'immisçant dans les coulisses de sa création, Martin Scorsese fait bien plus qu'un devoir de mémoire. À travers l'histoire de l'un des cinéastes les plus influents

Du coup, Scorsese donne aussi un beau coup de chapeau à la culture française, dont le rayonnement international n'a probablement jamais été aussi grand qu'au moment de l'invention du cinématographe. Il est d'ailleurs assez ironique qu'en cette époque de mondialisation, où la préservation de la langue française ne revêt sans doute

Cela dit, ce retour vers un passé glorieux soulève, comme si besoin était, un véritable problème auquel les artistes français doivent faire face aujourd'hui. À vouloir se fondre à tout prix dans la culture mondiale, souvent en anglais, les artistes français contemporains ne parviennent pas à renouveler l'image de la culture de leur pays dans l'imaginaire des étrangers. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si les films de langue française ayant une carrière significative en Amérique font souvent écho à une époque disparue, ou, à tout le moins, à un esprit plutôt lié au passé. *La vie en rose* (La Môme) ou *Le fabuleux destin d'Amélie Poulain* en témoignent. La vision de la France que les cinéastes étrangers proposent relève généralement de cet ordre-là aussi. Quand Woody Allen tourne à Paris, c'est *Midnight in Paris...*

Juste retour des choses, c'est quand même un Français, Michel Hazanavicius, qui est en train de conquérir les Américains avec *The Artist*, un film remarquable, muet et en noir et blanc, sorte d'hommage au vieux Hollywood des années 20 et 30. C'est un peu

comme s'il fallait obligatoirement un regard étranger pour découvrir la richesse de sa propre histoire. À la différence qu'Hazanavicius ne remet pas sous le nez des Américains une culture menacée.

La nouvelle mesure du succès

Durant plus d'une décennie, Téléfilm Canada s'est basé sur les chiffres du box-office pour distribuer ses enveloppes à la performance, aussi fameuses que contestées. Le succès d'un film ne se mesurant pas uniquement au son des tiroirs-caisses, l'organisme fédéral a annoncé cette semaine la création d'un « nouvel indice de réussite ». Ainsi, les sélections dans les festivals internationaux et les mises en nomination obtenues dans différents galas étrangers (Oscars, Césars, Golden Globes) seront dorénavant prises en compte. Un seul mot: enfin.



Pour joindre notre journaliste: mlussier@lapresse.ca

OLGA FRYCZ / *Tout ce que j'aime*

Une histoire de premières fois

ANDRÉ DUCHESNE

Révolution ou pas, il faut bien que jeunesse se passe, comme le dit l'expression. Peu importe ce qui se déroule dans les rues, la jeunesse s'exprime, cherche sa place, joue du coude, fait ses coups de gueule, rejette l'autorité parentale et l'ordre établi. Au fond, sans toujours en être pleinement consciente, la jeunesse a son influence, devient vecteur de mécontentement, en temps de révolution. On n'a pas à chercher loin ces jours-ci...

C'est aussi le sentiment qui nous habite à la fin de la projection du film polonais *Tout ce que j'aime*, de Jacek Borcuch, qui arrive chez nous.

Printemps 1981. Nous sommes en Pologne. La grogne est forte dans les chantiers maritimes de Gdansk où le syndicat *Solidarnosc* (Solidarité), qui n'a pas un an, en mène large. Les revendications pour plus de liberté et de meilleures conditions de vie vont se répandre dans tout le pays alors que le gouvernement communiste,



PHOTO FOURNIE PAR LA PRODUCTION

L'amour au temps de *Solidarnosc*: Mateusz Kosciukiewicz et Olga Frycz dans le film polonais *Tout ce que j'aime*.

s'arc-boutant à ses derniers instruments de pouvoir, prépare l'adoption d'une loi martiale mettant le pays en état de siège.

C'est dans ce contexte que Janek (Mateusz Kosciukiewicz) et Basia (Olga Frycz) font connaissance, se plaisent et, oui, tombent amoureux. Un amour malhabile, aux premiers pas hésitants, matiné de musique punk et soumis à des conditions propres à de grands déchirements. Parce que, voyez-vous, le père de Janek, militaire sous les ordres du régime totalitaire, risque d'arrêter celui de Basia, militant de *Solidarnosc*.

Un peu plus et on a le sentiment que cette histoire va s'imprégner d'une grande romance véronaise.

«Oui, je sais. D'autres personnes me l'ont déjà dit. On dirait un *Roméo et Juliette* des temps modernes», dit en riant la comédienne Olga Frycz, rencontrée au Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue. «D'autres évoquent une histoire de jeunesse au temps de *Solidarnosc*. Mais ce n'est pas que cela. Selon moi, ce film raconte une histoire de premières fois. J'ai 25 ans et je n'ai pas connu cette époque. Mais moi aussi, j'ai été adolescente, j'ai eu un premier amoureux, j'ai eu un groupe de musique favori.»

Retenu pour représenter la Pologne dans la course aux finalistes pour l'obtention de l'Oscar du meilleur film étranger en 2011, *Tout ce que j'aime* nous plonge dans un décor dépouillé et modeste,

«J'ai 25 ans et je n'ai pas connu cette époque. Mais moi aussi j'ai été adolescente, j'ai eu un premier amoureux, j'ai eu un groupe de musique favori.» — Olga Frycz

reflet d'une pauvreté certaine au sein de la population, même chez les nombreux fonctionnaires de l'État. Le bouillonnement politique qui mobilise tout le pays est évoqué de biais, à travers les conversations entre les adultes entourant les nombreux jeunes personnages.

Au moment du tournage, le réalisateur Janek Borcuch a demandé aux comédiens de ne pas retourner dans l'Histoire, de ne pas relire ce qui s'est écrit à propos de cette période. «Il voulait davantage que nous cherchions à approfondir les relations humaines entre les personnages», dit Olga Frycz.

Cette dernière affectionne son personnage qui, derrière son côté frère, est une battante. «Basia est brave, dit-elle. Elle est forte et très fière de son père, même si elle s'inquiète de le voir emprisonné pour ses convictions.»

En Pologne, le film a connu un beau succès de salle et de critique, remportant plusieurs prix. «Nous sommes allés à Pusan (Corée), Rotterdam et Sundance, dit fièrement Olga Frycz. Mais surtout, beaucoup de jeunes sont allés le voir et nous en ont parlé. Ça, c'est ma fierté.»

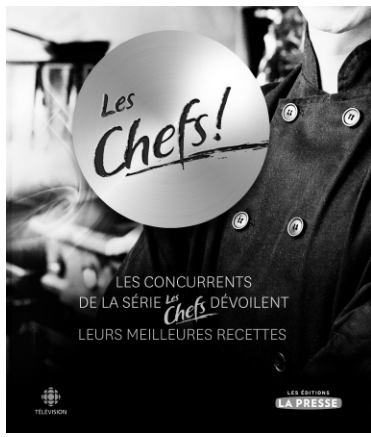
Tout ce que j'aime sort aujourd'hui au Cinéma Beaubien.

PRÉCISION

L'AFFAIRE MICHEL DUMONT

Dans notre article d'hier publié en page une du cahier des Arts, nous avons fait dire au comédien Marc-André Grondin qu'il incarnait, dans le film *L'affaire Dumont*, un homme, Michel Dumont, accusé et condamné pour le viol d'un enfant. Il s'agissait du viol d'une femme. Nos excuses aux personnes concernées.

LA SUPERGRILLE DU MOIS



Pour octobre, voici les gagnants qui ont mérité le livre « Les chefs! » et un sac réutilisable



M. GILLES ASSELIN BOUCHERVILLE
M. JACQUES AUBRY SAINT-LAURENT
MME FRANCINE M. AUDET TROIS-PISTOLES
MME AGATHE BÉLANGER SAINT-ROCH-DE-LACHIGAN
MME SYLVIE BÉLANGER OTTERBURN PARK
MME GAÉTANE BÉRUBÉ SAINT-BASILE-LE-GRAND
MME NICOLE BLAIS SHERBROOKE
M. GUY BOUCHER MONTRÉAL
M. ROGER BOURDAGES MERCIER
MME FRANCINE CHARBONNEAU BROSSARD
M. DENYS CHARRETTE SAINTE-AGATHE-DES-MONTS
MME CHANTAL COSSETTE TROIS-RIVIÈRES
MME DIANE DELISLE REPENTIGNY
MME LYNE DESFORGES LACHUTE
MME FRANÇOISE DUFF ROXBORO
MME MONA DUMOUCHEL VAUDREUIL-SUR-LE-LAC
MME LUCETTE DURAND SHAWINIGAN

MME RITA FOURNIER MONTRÉAL
MME COLETTE GAGNON MORIN-HEIGHTS
M. ROBERT GARIÉPY LAVAL
MME PIERRETTE J. GOULET VARENNES
MME FRANCINE GRENIER LAVAL
M. MARQUIS GRENIER SAINT-AUGUSTIN-DE-DESMARES
M. PIERRE GRIMARD LAVAL
MME CARMEN HÉBERT LASALLE
M. PHILIPPE JULIEN MONTRÉAL
MME SYLVIE LAFRENIÈRE LAVALTRIE
MME DANIELLE LAGRENADÉ MONTRÉAL
M. GUY LECOMPTE MONTRÉAL
MME MICHELLE LÉGER MONTRÉAL
MME PIERRETTE LETOURNEAU MONTRÉAL
M. JULES LEVASSEUR MONTRÉAL
MME SUZANNE LÉVELLÉ MONTRÉAL
MME LISE MAURAS LAVAL

M. JEAN-PIERRE MICHAUD REPENTIGNY
MME THÉRÈSE L'O'CONNOR ROSEMÈRE
MME RAYMONDE PELLETIER ANOU
MME CHANTALE PIGEON LASALLE
MME CARMEN PILON SAINT-ZOTIQUE
MME LOUISE RICHARD GRANBY
MME MARGERITE ROBILARD SAINT-HUBERT
M. PIERRE ROY GREENFIELD PARK
MME DENISE STE-MARIE LASALLE
MME RACHEL ST-JEAN GATINEAU
MME SUZANNE SAVAGE COTEAU-DU-LAC
MME A. ESTHEL SIMARD ST-LAMBERT
MME SUZANNE THERRIEN BROSSARD
MME CHANTALE TREMBLAY MONT-SAINT-HILAIRE
M. BERNARD TROTTER LAVAL
M. ANDRÉ VILLENEUVE MONTRÉAL

«Merci à tous ceux et celles qui ont participé»
Prévoyez un délai de 4 à 6 semaines pour la réception de votre prix.



L'EXPOSITION D'HIVER D'ANTIQUITÉS DE MONTRÉAL 26 ET 27 NOVEMBRE

SELWYN HOUSE

95, ch. Côte-Saint-Antoine, Westmount
L'édifice Macaulay, angle Stanton

Des antiquaires prestigieux vous présentent une vaste sélection d'antiquités, d'œuvres d'art et d'objets de collectionneurs du monde entier.

Samedi 26 novembre de 12 h à 20 h
Dimanche 27 novembre de 11 h à 17 h

Adultes : 7 \$ • Âge d'or : 5 \$ • Enfants : 1 \$
Autobus no 24, métro Atwater
514 933-6320 ou 514 891-6375

FLASH

Le Moulin à musique fête ses 30 ans

Le Moulin à musique, qui a créé une quinzaine de spectacles musicaux destinés au jeune public, présente ce soir à la maison de la culture Mercier sa plus récente pièce, *Pierres blanches*. Créée en janvier 2010 pour les enfants de 9 à 12 ans, le spectacle-bénéfice de ce soir vise à souligner les 30 ans de la compagnie dirigée par Marie-Hélène da Silva. La pièce raconte le deuil de Katrina, une jeune fille qui doit composer avec la mort de sa famille à la suite du passage d'un ouragan. Avec l'aide de sa grand-mère, elle parviendra à surmonter cette épreuve. Au moment de la création, un chœur d'une douzaine d'enfants représentait ceux du village décimé. Une exposition, 30 ans avec les enfants, aura lieu du 26 novembre au 18 décembre, toujours à la maison de la culture Mercier. L'installation-hommage au Moulin à musique présentera des accessoires, des costumes, des photographies et des affiches de la compagnie.

— Jean Siag

ARTS LECTURES

BIBLIO



LES JOURS QUI PENCHENT
MYLÈNE BENOIT
TRIPTYQUE,
165 PAGES
★★

C'est un livre étrange. Une espèce de conte symbolique un peu anachronique. Mylène Benoit, qui signe

son premier roman, a choisi de s'extraire de la réalité pour investir un monde onirique. Celui de Ma, vieille tisserande qui vit seule au bord de la mer. Et de Jaal, vieil homme qui débarque un jour chez elle, et qui l'alimentera en nouvelles du village voisin en échange de son hospitalité. Ce pourrait être joli, poétique, philosophique. Mais, malheureusement, ce n'est qu'obscur et irritant. En grande partie parce que l'écriture est faite d'approximation, d'images banales et de tournures tarabiscotées. « Plus le temps passe, moins on peut espérer que la vie cesse un jour de surgir devant nous comme un clown grimaçant de sa boîte à musique ». Ou encore: « La vie c'est être assis sur le cul d'un taureau enragé ». Il y a tant de maladresse, — des doigts ravinés; un derrière cramponné au tabouret; des fleurs blanches comme des gerboises (!); — qu'on est sans cesse freiné dans notre élan, distrait dans notre lecture. Dans ce contexte, impossible d'apprécier une histoire déjà difficile à comprendre. Dommage. Et meilleure chance la prochaine fois.

— Marie-Claude Fortin



LA FEMME DU TIGRE
TÊA OBREHT
CALMANN-LÉVY,
331 PAGES
★★★½

On connaît le réalisme magique latino-américain, moins sa version balkanique. Quel bonheur d'avoir comme

guide dans ce sentier Têa Obreht qui, pour ce qui est de la maturité littéraire, fait bien plus que ses 25 ans! *La femme du tigre*, son premier roman, raconte Natalia, médecin qui œuvre dans une ex-Yougoslavie en train de se remettre de la guerre. Nous sommes au début de ce siècle et la jeune femme, en mission humanitaire, part vacciner des orphelins dans un village isolé — où elle apprendra la mort de son grand-père, médecin et conteur. Le quotidien de la jeune femme se mêle alors aux histoires que l'aïeul lui racontait. Sur ces terres encore meurtries, au sein de cette population où les mythes ont encore leur place, Natalia, sa science et son savoir vont s'humaniser. Têa Obreht livre ici « son » *Livre de la jungle* — où se côtoient en beauté une jeune femme d'aujourd'hui, un homme qui ne peut pas mourir, un apothicaire turc, une sourde et, bien sûr, un tigre. Le réalisme et le merveilleux marchent main dans la main, le temps d'un voyage où la chronologie est déconstruite, qu'il faut prendre le temps d'apprivoiser, mais qui devient vite aussi beau que dépayasant.

— Sonia Sarfati



LES 1001 CHANSONS (...)
SOUS LA DIRECTION
DE ROBERT DIMERY
ÉDITIONS DU TRÉCARRÉ,
960 PAGES
★★★★

Le titre est ambitieux, voire sentencieux, mais ces 1001 chansons qu'il faut avoir

écoutes dans sa vie, qui se succèdent en ordre chronologique, de 1916 (*O Sole Mio*, de Caruso) à 2010 (*Stylo*, de Gorillaz), sont un outil utile et ludique pour tout amateur de chanson populaire aux goûts éclectiques. Les choix de la cinquantaine de spécialistes sont évidemment discutables, mais leurs textes sont bien torchés et pertinents. On y relève d'étonnantes omissions, mais les auteurs ont le mérite de ratisser très large — de Mistinguett à Peaches — et de s'attarder à des chansons et des artistes moins célèbres. Ils font la part belle à la chanson francophone, sauf la québécoise qui doit se contenter de l'ancêtre Félix et d'une simple mention pour Diane Tell, pendant qu'on y retient Arcade Fire — *Rebellion (Lies)* — et qu'on mentionne à la toute fin Men Without Hats, Chromeo, Bran Van 3000, Rufus Wainwright, Sam Roberts et Céline Dion... en anglais. La meilleure façon de s'approprier pareil ouvrage, c'est de le consulter périodiquement, au hasard des pages, pour y trouver la petite pépite qui ajoutera un peu de piquant à une liste de baladeur numérique.

— Alain de Repentigny



Pascal-Angelo Fioramore et Billy Mavreas font partie de l'organisation d'Expozine. Le salon du livre alternatif attire de plus en plus d'exposants et de visiteurs.

PHOTO MARCO CAMPANOZZI, LA PRESSE

EXPOZINE

Dix ans d'édition parallèle

JEAN-CHRISTOPHE LAURENCE

Les Salons du livre se suivent, mais ne se ressemblent pas. Une semaine après la grosse foire commerciale de la Place Bonaventure, Montréal accueille en fin de semaine l'incontournable Expozine... dans le sous-sol de l'église Saint-Dominique.

Expozine, c'est la foire du livre indépendant, de l'autoédition, du fanzine, de la sérigraphie et de tous ceux qui n'ont ni les moyens, ni l'envie, de s'offrir une table au Salon du livre officiel.

L'affaire peut sembler marginale. Mais gare aux apparences! Selon Louis Rastelli, coproducteur de l'événement, plus de 10 000 personnes auraient fréquenté Expozine l'an dernier. Quant aux participants, leur nombre ne cesse d'augmenter — qu'ils viennent du Québec, du Canada anglais, des États-Unis ou d'Europe « Nous avons 280 tables disponibles et j'ai reçu près de 350 demandes, sans même avoir fait de publicité. C'est énorme! », lance M. Rastelli.

Pas étonnant. Il y aurait, rien qu'au Québec, cinq fois plus de petits éditeurs que d'éditeurs établis, qu'on pense à L'Oie de Cravan, Drawn & Quarterly ou Rodrigol. Sans surprise, la plupart sont généralement ignorés par les grands médias. Pour eux, Expozine est la meilleure vitrine pour se faire voir en dehors du petit circuit des librairies indépendantes. On étale sa production annuelle et, dans bien des cas, on en profite pour dévoiler ses dernières publications. Louis Rastelli estime qu'entre 200 et 300 nouveautés seront lancées pendant le week-end.

« Résurgence »
du livre indépendant

Visiblement, le milieu de l'autoédition n'a pas trop souffert de l'émergence du numérique. Au contraire, dans un récent article, le *New York Times* a parlé de « résurgence » du livre indépendant, ce que confirme Louis Rastelli.

« L'édition se démocratise. C'est devenu plus facile que jamais d'imprimer pour pas cher. Du coup, la nouvelle génération est loin de se contenter de l'internet. Ça vaut pour la littérature, mais aussi pour les livres d'art. »

Faut-il conclure à un bel avenir pour Expozine? Louis Rastelli semble confiant. En 10 ans, l'événement n'a toujours pas traversé le mur du marché grand public. Mais certains de ses habitués ont connu un réel succès populaire, qu'on pense à Michel Rabagliati et la série des Paul, publiée aux éditions de la Pastèque. Même dans la marge, Expozine est condamné grandir, croit Louis Rastelli.

« C'est clair qu'il faut aller plus large, dit-il. On a trop de demandes. Je suis tanné de refuser du monde... »

www.expozine.ca
Samedi et dimanche,
5035, rue Saint-Dominique
(angle Saint-Joseph)

Alain Beaulieu se joint à Druide

Le romancier Alain Beaulieu, finaliste aux récents Prix littéraires du Gouverneur général avec *Le Postier Passila* (Actes Sud), signera le premier titre publié par les Éditions Druide, une nouvelle maison montréalaise. Fondées en octobre, les Éditions Druide sont une filiale de Druide Informatique, éditeur du « progiciel

d'aide à la rédaction » Antidote qui jouit d'une vaste diffusion. Pour son entrée dans le monde du livre, Druide peut compter sur une équipe top-niveau formée de trois anciens de Québec Amérique: le directeur général Luc Roberge, l'éditrice Anne-Marie Villeneuve et le directeur littéraire Normand de Bellefeuille. Québec

Amérique est aussi l'ancien éditeur d'Alain Beaulieu, qui y a publié ses neuf premiers romans, dont *La Cadillac blanche de Bernard Pivot* (2007) et *Sous le soleil de Port-au-Prince* (2008), tous deux primés à Québec. Le prochain Beaulieu sortira donc en septembre 2012 chez Druide. Son titre: *Quelque part en Amérique*. — Daniel Lemay

DÉSOLATIONS

Le froid au cœur

DAVID VANN
COLLABORATION SPÉCIALE
CRITIQUE

« Le dernier territoire à conquérir » — c'est la devise de l'État de l'Alaska. Ces mots évoquent un pays sauvage, où l'homme — et la femme, parfois — peut se mettre à l'épreuve, se réinventer, oublier son passé. C'est un peu la Californie, version froide, et Dieu sait que les Américains se ruent vers la chance de refaire leurs vies dans un paysage nouveau.

D'où le titre quelque peu menaçant du dernier roman de David Vann, *Désolations*. On connaît David Vann grâce à son premier livre, *Sukkwaw Island*, Prix Médicis étranger 2010, et *Désolations* reste dans les mêmes territoires, ceux qui ont vu grandir l'auteur. Vann sait très bien évoquer la beauté mortelle du Grand Nord américain. Son éditeur, Gallmeister, petite maison française qui monte, a raison de l'inclure dans sa collection « Nature Writing », empruntant, comme c'est souvent le cas en France, une expression anglaise pour parler des écrivains qui mettent en scène le monde naturel comme s'il était un personnage.

Mais la cruelle Dame Nature n'est pas seule dans le roman de Vann. C'est tout le mythe américain, selon lequel on peut se refaire la vie en changeant de paysage, qui aura la vie dure dans ce livre. Attirés par ce territoire supposément vierge, Gary et Irene ont quitté le sud pour s'établir en Alaska et élever leurs enfants, Rhoda et Mark. Mais pour Gary, sa petite ville en Alaska ne suffit pas. Il rêve de se bâtir une cabane pour s'isoler encore plus, et pour ceci, il choisit Caribou Island, un bout de rocher au milieu d'un lac peu fréquenté.

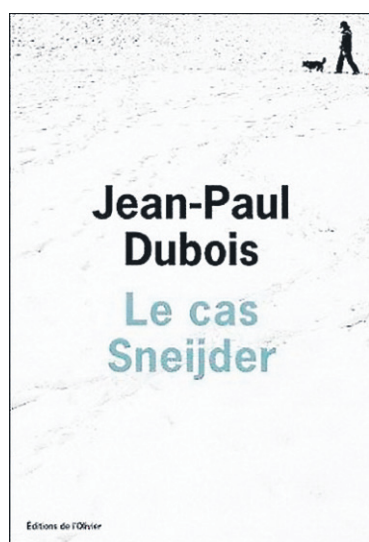
Il veut fuir, comme tous les hommes, et quand il aura construit sa maudite cabane, il me quittera — voilà ce que pense sa femme Irene. Elle réagit par de terribles migraines. Malgré tout, elle ira sur Caribou Island pour aider son mari, qui est tout sauf constructeur de cabanes.

Si vous avez l'intention de vous bâtir un chalet en couple, je vous déconseille la lecture de ce roman. Les descriptions de Gary et Irene luttant contre les intempéries, tout en se maudissant mutuellement, sont tout simplement terrifiantes. À quel moment cette histoire va-t-elle mal tourner? Voilà la suspense du livre.

Entre-temps, Rhoda, leur fille, reçoit la bonne nouvelle qu'elle attendait depuis toujours: enfin, son copain dentiste Jim la demande en mariage. Autre scène douloureuse (mais très réussie): puisqu'elle ne peut annoncer la grande nouvelle à sa mère, isolée comme elle est dans son île de malheur, la demande en mariage ne lui procure aucune joie — ni à son fiancé, finalement.

Et quand Rhoda peut enfin raconter son futur bonheur avec Jim, Irene ne se fait pas rassurante: « Si tu ne te réveilleras pas tout de suite, tu seras seule comme moi. Ta vie gâchée, il ne te restera rien. » L'amour maternel a encore manqué le rendez-vous.

Désolations
David Vann
Traduit par Laura Derajinski
Gallmeister, 297 pages
★★★★



LE CAS SNEIJDER

Petites et grandes lâchetés

JOSÉE LAPOINTE
CRITIQUE

Jean-Paul Dubois aime l'humour noir, et l'auteur d'*Une vie française* (prix Femina en 2004) atteint des sommets dans son nouveau roman, qui se passe entièrement à Montréal. Entre le Jardin botanique et L'Île-des-Sœurs, la ville sert de toile de fond et Jean-Paul Dubois évite le cliché du Français qui observe de l'extérieur sa société d'adoption. Son héros y vit, y travaille et utilise son réseau d'autobus, et cela va simplement de soi.

Le cas Sneijder commence avec un dramatique accident d'ascenseur qui laisse Paul Sneijder, l'unique survivant, sans repère et apathique. Il se retire alors du monde, observe tout – sa femme ultra-compétitive, ses jumeaux sans cœur, sa vie sans but – avec détachement et lassitude. Obsédé par la loi des probabilités, il se documente avec un zèle maniaque sur les ascenseurs – il est abonné à toutes les revues sur le sujet – et se lie d'amitié avec l'agent d'assurances de la compagnie qu'il devrait poursuivre.

Pour survivre, il se fait engager comme promeneur de chiens par un sympathique Grec obsédé par les nombres premiers et devient même « handler » le temps d'un concours canin où tout devrait aller mal, mais où tout finit bien – probablement les meilleurs moments du livre. « Vous avez déjà ramassé une merde de chien? » lui demande le patron de DogDog Walk au moment de l'engager. « Jamais », lui répond Sneijder. « J'en étais sûr. »

Dans *Les accommodements raisonnables*, son précédent roman, c'était la femme du protagoniste qui s'enfonçait dans la maladie mentale. Cette fois, c'est le héros lui-même qui perd contact avec le réel. Et même si *Le cas Sneijder* comporte des scènes morbideusement drôles ou carrément hilarantes, c'est un livre grave et poignant sur les petites et grandes lâchetés que nous offre Jean-Paul Dubois, continuant ainsi sur le thème des accommodements. Avec son écriture toujours aussi fluide, il force la réflexion: se regarder dans le miroir sans avoir honte n'est pas donné à tout le monde.

Le cas Sneijder
Jean-Paul Dubois
L'Olivier, 225 pages
★★★★

VÉRONIQUE OVALDÉ / *Des vies d'oiseaux*

Territoire imaginaire

ANNE-MARIE VOISARD
COLLABORATION SPÉCIALE

PARIS—Des vies d'oiseaux. « Des vies légères, minuscules. J'avais l'impression de les voir voler », dit Véronique Ovaldé en parlant des personnages qui ont inspiré le titre de son roman. Une fille et sa mère. Paloma et Vida, qui signifie vie en espagnol. Sans oublier le bel Adolfo, libre comme l'air.

Un café parisien dans Montparnasse. Neuf heures. L'auteure se présente, fidèle au rendez-vous. Menue, délicate, un peu pâlotte. Mais c'est peut-être le rouge vif soutenu de ses lèvres qui donne cette impression. Chose certaine, elle ne vient pas de sortir du lit. Il lui a fallu traverser tout Paris, à partir du XVIII^e où elle habite. Un temps précieux que le métro lui permet de consacrer à la lecture. Le jour de notre entretien, elle lisait *La femme et l'ours* de Philippe Jeanada. « Très drôle. Humour désenchanté. »

La nuit, elle écrit. Très tôt aussi le matin. Et avec beaucoup de succès, tant auprès du public que de la critique. Son précédent roman, *Ce que je sais de Vera Candida*, qui met en scène quatre générations de femmes, lui a valu entre autres le Grand prix des lectrices de *Elle*. Il a aussi été en lice pour le Goncourt, tout comme *Des vies d'oiseaux*, qui lui aura permis de se maintenir au rang des candidats jusqu'à l'avant-dernière étape, et d'être aussi sélectionnée pour le Renaudot et le Femina.

La petite porte

Véronique Ovaldé n'a pas une vie simple. D'emblée, elle l'admet. Le jour, elle travaille comme éditrice chez Albin Michel. Pour y arriver, elle a gravi toutes les étapes. « Je suis entrée, dit-elle, par la porte technique », c'est-à-dire à l'imprimerie, comme fabricante. Mais son désir était, dès le départ, de publier sous sa signature. Ce qu'elle a réussi en 2000 avec *Le Sommeil des poissons*. Elle avait 28 ans et continue depuis sur cette lancée. *Des vies d'oiseaux* est son huitième titre.

PIERRE FALARDEAU – *Un très mauvais ami*

L'ami fidèle

DANIEL DUBRÛLE
CRITIQUE

C'est un bien curieux objet que ce *Falardeau – Un très mauvais ami* que propose Lux Éditeur. Un petit livre qui jette un nouvel éclairage sur le regretté cinéaste québécois Pierre Falardeau.

Durant plus de 35 ans, de 1972 à 2009, Pierre Falardeau et le peintre néerlandais Léon Spierenburg ont entretenu une correspondance régulière, à raison de deux ou trois lettres par année. Le journaliste et essayiste Jean-François Nadeau, directeur des pages culturelles au quotidien *Le Devoir*, a obtenu les lettres écrites par le cinéaste et les a traduites. Les deux



PHOTO GEORGES SÉGUIN, COLLABORATION SPÉCIALE

Véronique Ovaldé: « J'aime quand les personnages existent grâce à leurs actes; on les découvre par ce qu'ils font. »

Fidèle à son habitude, elle amène ses lecteurs dans un territoire imaginaire. « Je bénéficie d'une plus grande liberté », dit-elle. Nous voici donc dans un pays d'Amérique latine. Les gens riches vont en vacances au Chili ou au Brésil. Ça se passe au bord de la mer. La première phrase nous fait tout de suite entrer dans l'action: « On peut considérer que c'est grâce à son mari que madame Izarra rencontra le lieutenant Taïbo. Monsieur Izarra avait tenu à appeler le poste de police... »

Vida, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, se cache désormais sous les traits de madame Izarra. En se mariant, elle a perdu son nom et, du même coup, renié ses origines. Pour un temps seulement. « J'aime quand les personnages existent grâce à leurs actes; on les découvre par ce qu'ils font, dit l'auteure, et non de l'intérieur. » Monsieur Izarra, prénommé Gustavo, a quant à lui belle apparence (« dans

sa chemise à fines rayures Ralph Lauren, avec son teint éternellement bronzé et son absence de calvitie »), mais se révèle absolument désagréable, dominateur.

Refaire des vies

Dans cette maison juchée sur la colline Dollars a grandi Paloma, fille unique, jeune vingtaine, en rupture avec ses parents et leur style de vie. Envolée du nid dans les bras du bel Adolfo qui, apprendrons-nous, est originaire du même petit village de misère que Vera. Comme des oiseaux sur la branche, ils vivent d'amour et squattent de villa en villa, profitant de l'absence des propriétaires. Le lieutenant Taïbo aura pour mandat de résoudre l'énigme. D'apparence taciturne, il se révèle de plus en plus attirant, voire irrésistible aux yeux de Vera.

À ces deux personnages très différents, Véronique Ovaldé a voulu offrir, dit-elle, la possibilité de reprendre leur vie. Son roman met en lumière le

fossé qui sépare les classes sociales. Il parle aussi de la relation mère-fille. Des sujets qu'elle connaît bien. « J'ai eu une enfance pas très gaie. » Elle n'a pas envie de donner de détails, mais dira quand même que sa propre sœur n'accepte pas qu'elle écrive, que son père n'a jamais lu ses livres. Sa mère, par contre, se montre « très fière ».

Ce n'est pas non plus un hasard si ses romans se déroulent dans un monde latino. Ses grands-parents étaient espagnols.

Et pourquoi écrit-elle la nuit? En plus de travailler le jour, elle est la maman de Balthazar, 13 ans, Paula, 9 ans, et Antonia, un an, « un bébé qui ne dort pas ».

Une vie assez compliquée, donc. Mais qui ne l'empêche pas de créer, d'inventer des histoires. Pour le plaisir des lecteurs.

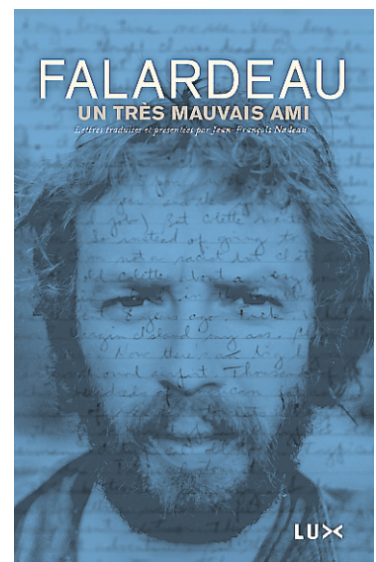
Des vies d'oiseaux
Véronique Ovaldé
L'Olivier, 235 pages

l'attachement qu'il a développé pour les Inuits à lors d'un séjour dans le Grand Nord québécois...

Les lettres servent aussi d'exutoire au jeune Falardeau pour raconter quelques détails de sa vie sentimentale. Il y tient des propos qui ne détonnent pas, lorsque dits entre deux hommes de cet âge. Certains yeux prudes préféreraient peut-être ne pas les lire.

Il est agréable de voir la personnalité du cinéaste se développer, maudissant les bureaucrates qui retardent le tournage d'une production et les aléas de la vie de documentariste. De voir la façon aussi dont il peut s'émouvoir devant la beauté d'une œuvre, et en particulier les toiles de son ami Spierenburg. Les murs de son appartement et de son chalet se transforment d'ailleurs peu à peu en musée en l'honneur du peintre. Certains seront aussi étonnés de voir dans quel état de pauvreté matérielle s'est trouvé le cinéaste durant la très grande partie de sa vie.

Loin d'être une autobiographie, *Falardeau – un très*

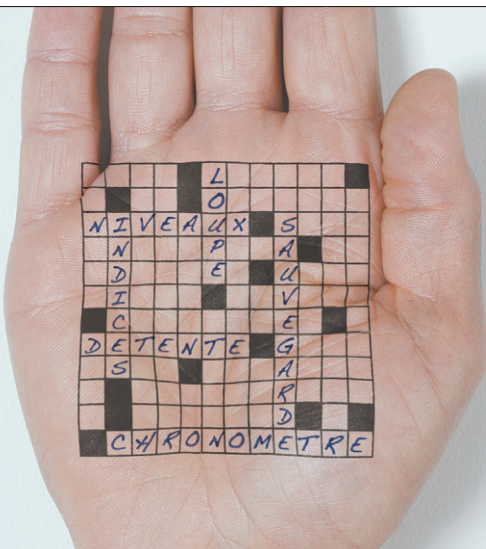


mauvais ami est une bonne façon de saisir toute la sensibilité et l'humanité du cinéaste disparu il y a 14 mois.

Falardeau – Un très mauvais ami
Lettres traduites et présentées par Jean-François Nadeau
Lux éditeur, 272 pages
★★★★



Téléchargez
l'application ici

DÉCOUVREZ LA
NOUVELLE APPLICATION
MOTS CROISÉS

Débutant ou expert, jouez partout et en tout temps avec l'application La Presse Mots croisés pour iPhone et iPod touch.

Pour renseignements: lapresse.ca/mobile



Une présentation de
éditionshurtubise.com



